

Alors, il faut en convenir, M. de Ségur aurait le don de prophétie après l'événement. On se demande où il s'est procuré de pareilles notes. Est-il vraisemblable que cette pensée se soit présentée dans ce moment à l'esprit de l'empereur ? Est-il possible qu'il l'ait exprimée ? Comment l'absurdité de cette idée n'a-t-elle pas frappé son historien ? Le cœur de Napoléon était déchiré à l'aspect des calamités de son armée ; mais personne ne connaissait mieux que lui les causes qui les avaient produites. On ne conçoit pas comment un officier de son palais a pu se fourvoyer aussi lourdement, et prêter à ce prince des pensées et des paroles qui sont dans une telle contradiction avec sa position et son caractère.

Au reste, personne ne peut se méprendre sur le but d'une pareille insinuation.

LIVRE DOUZIÈME.

CHAPITRE I.

LE début de ce livre prouve l'incohérence des idées de l'auteur. « J'avais atteint le départ de Napoléon, et je me » persuadais qu'enfin ma tâche était remplie. » (P. 393 [277].) Cependant, quand il a pris la plume, les événemens étaient passés, et les faits qui devaient fournir la matière de son ouvrage bien connus. Comment son plan n'était-il pas arrêté ?

« Je m'étais annoncé comme l'historien de cette grande » époque, où, du faite de la plus haute des gloires, nous » fûmes précipités dans l'abîme de la plus profonde infor- » tune. » (Page 393 [277].) *L'historien de cette grande époque* n'a point rempli la tâche qu'il s'était imposée. Il s'est fait le chantre des calamités et des désastres, et non des grandes choses qui ont rempli cette mémorable expédition. En disant que nous fûmes précipités du faite de la plus haute des gloires, l'auteur n'exprime pas sa pensée. Nous aimons mieux croire qu'il a voulu dire de la plus haute des prospérités. Si cette expédition a été désastreuse, elle a été féconde en traits d'héroïsme et de dévouement, qui ont jeté sur l'armée française un éclat im-

périssable. Tout ce que nous avons lu jusqu'ici, flétrit l'ame; et, cependant, M. de Ségur nous annonce qu'il ne lui reste plus à retracer que d'effroyables misères. Il s'adresse de nouveau à ses compagnons, et leur demande : « Pourquoi ne nous épargnerions-nous pas, vous, la douleur de les lire, moi, les tristes efforts d'une mémoire qui n'a plus à remuer que des cendres, à ne compter que des désastres, et qui ne peut plus écrire que sur des tombeaux ? » (Page 393 [277].)

C'est ici que notre tâche devient pesante, et que nous sentons plus que jamais tout ce que l'accomplissement de notre devoir a de pénible. Pourquoi l'écrivain n'a-t-il pas écouté cette heureuse idée de terminer ici les tristes efforts de cette mémoire, qui devrait en effet être fatiguée de remuer des cendres ? Nous le suivrons jusqu'à la fin, en surmontant notre répugnance, et ce qui devrait nous décourager, sera pour nous un nouveau véhicule.

Dans la situation où le départ nécessaire de l'empereur plaçait l'armée, elle dut se ressentir du vide immense qu'il y laissait. Mais peut-être les malheurs qui survinrent après son départ, ne fussent-ils pas arrivés, si, moins empressé d'atteindre Wilna, on eût fait des marches moins longues. Ce fut à ces marches, dans un moment où le froid avait redoublé d'intensité (il s'éleva jusqu'à vingt-huit degrés), que les corps d'armée durent leur désorganisation.

« La plupart des colonels de l'armée, qu'on avait admirés jusque-là, marchant encore avec quatre à cinq officiers ou soldats, autour de leur aigle et à leur place de bataille, ne prirent plus d'ordres que d'eux-mêmes; chacun se crut chargé de son propre salut..... ce fut un cri de sauve qui peut presque général. » (Page 397 [280].)

La situation affreuse de l'armée ne peut absoudre l'auteur de l'imputation qu'il laisse planer sur les colonels, qui, pendant la campagne, avaient eu à supporter tant de

peines morales et physiques, bien autrement poignantes que celles d'un général uniquement chargé d'un service civil dans la maison de l'empereur. Ce qu'il était juste de dire, c'est que le maréchal Ney, qui avait à l'arrière-garde des pelotons composés de colonels et d'officiers supérieurs, ayant vu plusieurs de ces officiers enlevés par un coup de mitraille, trouva que leurs services seraient achetés trop cher par les pertes que l'armée ferait en eux de son avenir. Il pensa avec raison qu'il était préférable d'avoir quelques centaines d'hommes de moins en ce moment, et d'assurer la recomposition future de l'armée, en sauvant de leur propre dévouement les colonels, officiers supérieurs et autres qui, n'ayant plus de soldats, s'obstinaient à rester à l'arrière-garde pour combattre. Il ordonna donc à tous les officiers sans troupes de se retirer et de gagner le Niémen. Il renvoya même des sergens-majors et des fourriers; et, dans les troupes qui lui restaient, il ne voulut conserver que le nombre d'officiers et de sous-officiers proportionné à celui des soldats. M. de Ségur n'avait loué qu'un seul colonel; il les blâme en masse. Nous voulons croire qu'il a ignoré l'ordre donné par le maréchal Ney; mais, dans le doute, il devait s'abstenir. Nous avons eu tant d'occasions de signaler, dans cet ouvrage, des omissions et des erreurs produites par l'ignorance des faits, que celle-là ne doit point nous étonner. Mais, quand on manque de raisonnemens exacts, il y a de la témérité à se charger d'écrire l'histoire.

L'anarchie et le désordre sont peints avec la même exagération. Il y eut sans doute de grands traits d'égoïsme, tels qu'on doit s'attendre à en trouver dans d'aussi grandes calamités; mais il y eut une foule d'actes de générosité et de dévouement. Des amis, des camarades ont partagé entre eux leurs chétifs alimens, leur linge; des soldats, des domestiques ont porté leurs officiers ou leurs maîtres; le général

Le grand le fut par ses grenadiers; le général Zajoncsek fut sauvé par ses soldats; le jeune Sainte-Croix *, amputé à Mojaïsk, fut sauvé, à son retour, par des amis; le colonel Marin (de l'artillerie de la garde) fut transporté par ses canonniers, etc., etc. Pourquoi ne montrer que des points de vue hideux? L'auteur craignait-il de manquer le but qu'il paraît s'être proposé, s'il nous laissait voir de beaux côtés?

* Frère du général de ce nom.

CHAPITRE II.

LA marche de l'armée française sur Wilna est le sujet de nouvelles scènes, où M. le maréchal-des-logis du palais redouble d'efforts pour enchérir sur les horreurs des chapitres précédens. Cependant, l'état de l'armée était assez déplorable pour que l'auteur ne s'abandonnât pas au triste plaisir d'en surcharger le tableau. « Des soldats accoururent » en furieux, et avec des grincemens de dents et des rires » infernaux; ils se précipitèrent dans ces brasiers, où ils » périrent dans d'horribles convulsions. Leurs compagnons » affamés les regardaient sans effroi; il y en eut même qui » attirèrent à eux ces corps défigurés et grillés par les » flammes, etc. » (Page 407 [286].) La plume se refuse à transcrire le reste de ce passage. Le caractère distinctif des effets de cette extrême infortune, c'est que, bien qu'on ne fit rien pour fuir la mort, personne ne la chercha volontairement. L'*anthropophagie* manquait à ce sinistre récit. M. de Ségur a-t-il été témoin d'un des traits qu'il cite en ce genre? de qui les tient-il? mais il sait que l'extravagant, l'extraordinaire, l'effroyable, plaisent au commun des lecteurs, et il en abuse. C'est peut-être là le secret du succès de son ouvrage.

Doit-on s'attendre, après de tels récits, à lire une froide dissertation sur la vanité des présages? à voir citer « des prédictions qui annoncent une invasion de Tartares jusque sur les bords de la Seine? » et répéter

le conte du prétendu « orage qui avait marqué notre entrée sur les terres russes? » (Page 408 [287].) Peut-on abuser ainsi de la sensibilité de ses lecteurs et de leur crédulité!

CHAPITRE III.

LE désordre qui eut lieu à Wilna ne peut être imputé à l'empereur. Lors de son départ de l'armée (Smorgoni, le 5 décembre), il avait tout sujet d'espérer que les renforts en hommes qu'elle recevait, en même temps que les approvisionnements considérables qui se trouvaient à Smorgoni, Ochmiana et Wilna, mettraient les corps à même de se réorganiser. Dans cette pensée, il écrivit au major-général les ordres suivans, datés de Biénitza le 5 décembre :

« Mon cousin, je vous envoie ci-joint une instruction pour la réorganisation de l'armée : le roi de Naples y apportera les modifications que les circonstances exigeront. Je pense cependant qu'il est nécessaire d'organiser aussitôt les Lithuaniens à Kowno, le cinquième corps à Varsovie, les Bavares à Grodno, le huitième corps et les Wurtembergeois à Olita, les petits dépôts à Merez et Olita, et diriger la cavalerie à pied sur Varsovie et Koenigsberg, ainsi que les soldats du train et des équipages militaires, qui n'ont point de chevaux. Il faut faire partir après-demain toutes les remontes de cavalerie de Wilna sur Koenigsberg; il faut faire partir après-demain les agens diplomatiques pour Varsovie; il faut également faire partir pour Varsovie et Koenigsberg tous les généraux et officiers blessés, leur faisant comprendre la nécessité de débarrasser Wilna, et d'y avoir des logemens pour la partie active de l'armée. On as-